

E T A T
DE
LA FRANCE,

AU MOIS DE MAI 1794.

PAR
M. LE COMTE DE MONTGAILLARD.

. Lamentabile regnum
Eruerint Danaï, quæque ipse miserrima vidi.
VIRG.

L O N D R E S.

1 7 9 4.



AVANT-PROPOS.

RENTRÉ en France après la retraite de M. le Duc de Brunswick, pour sauver, s'il avait été possible, une fortune nécessaire à l'existence de ma femme, de mes enfans, alors émigrés depuis long-tems, j'ai habité Paris dix-huit mois, presque sans interruption.

Le désir de me rendre utile à mon Roi, à ma patrie, a pu seul me faire vaincre tous les obstacles que j'ai eu à surmonter, pour approcher les tyrans qui l'oppriment. J'ai vu leurs mœurs et leurs caractères, j'ai connu leurs moyens et leurs projets. Je vais les écrire sans amour-propre comme sans crainte.

J'ai échappé aux dangers qui m'environnaient, de toutes parts, en affectant les dehors d'une frivolité et d'une dissipation qui ont éloigné les défiances : et j'ai quitté la France

après y avoir étudié la Révolution dans le sein même de ses horreurs.

Les périls que j'ai couru et les motifs qui m'ont déterminé à m'y exposer, doivent me mettre au-dessus de tous les soupçons de la malveillance. Ils ne sauraient atteindre une conscience irréprochable et forte de la droiture de ses intentions. C'est dans la pureté de ces motifs que je trouve ma récompense.

Les journaux, les hommes légers et méchans peuvent donc me juger comme bon leur semblera : j'aurai dit la vérité, j'aurai rendu publics des faits et des observations importantes pour l'utilité commune. Je suis également prêt à rendre compte de ma vie entière, lorsque j'aurai à répondre à d'autres hommes qu'à de vils imposteurs.

Le 15 Juin 1794.

ÉTAT DE LA FRANCE ,

AU MOIS DE MAI 1794.

LA Convention Nationale n'a ni la confiance ; ni l'estime du peuple Français : mais ce peuple est au moment de donner sa sanction aux dispositions d'ordre et de propriété qu'elle va consacrer ; et après l'avoir épouvanté si longtemps , elle s'en fera respecter , si cette année la voit encore résister , c'est-à-dire , repousser les alliés des extrémités de la France. Cette Assemblée s'affermir chaque jour , par sa durée ; et ses assassinats ne paraissent déjà que des actes de rigueur nécessaires. Son gouvernement sera donc consolidé lorsque ses bourreaux disparaîtront : et l'instant ne paraît pas éloigné , où la place destinée aux échaffauts , va devenir celle des fêtes publiques.

La majorité de la Convention n'adopte ni les principes , ni les mesures du Comité de Salut Public. Un tiers de cette assemblée appartient à la royauté. La dixième partie , au plus , veut une république , c'est-à-dire , des noms Ro-

main, l'impunité et l'égalité. Une grande partie des Députés craint, également, la hache du dictateur, et le glaive des puissances. Ils tremblent sous la tyrannie du Comité de Salut Public, ils détestent jusqu'aux individus qui le composent; mais ce Comité, objet de leur mépris et de leur crainte, les a garantis, jusqu'à présent, des châtimens de l'Europe. Ils s'en éloignent, le redoutent et le servent.

Deux cents membres (1), à-peu-près, composent les séances de cette Assemblée, qui ne délibère plus, qui ne discute que les réglemens d'administration, de police ou de finance, et dont la fonction la plus importante est d'annoncer la nomination de son Président, et de ses Secrétaires. Elle s'empresse de sanctionner les arrêtés et les loix, que le Comité de Salut Public veut bien, encore, lui soumettre; elle n'ose en proposer aucune sans son consentement; devenue étrangère aux projets les plus importans, et aux résolutions les plus décisives, elle a conservé le nom, et perdu tous les pouvoirs de la représentation nationale.

Le Comité de Salut Public, dans lequel sont concentrés la puissance, l'action et le droit de la souveraineté, obéit à Robespierre; Barrère

et St. Just sont ses secrétaires, plutôt que ses collègues. Ils partagent ses dangers, sans partager son autorité. Il en est qui leur sont particuliers, et auxquels ils n'échapperont point. Membres de cet ordre sur lequel ils exercent eux-mêmes la tyrannie la plus raffinée, ils ont évité, ainsi que soixante et quatorze députés de la Convention, la proscription lancée par les derniers décrets, contre les restes infortunés de la noblesse qui se trouvaient encore à Paris. Mais des circonstances qui paraissent inévitables, rendront leur déshonneur et leur lâcheté, même, une des causes de leur perte.

Les huit autres membres du Comité de Salut Public, en expédient le travail, et ne le dirigent jamais. Tyrans sous Robespierre, ils oppriment avec lui la France, mais tremblent à son approche. Le Comité de Sureté Générale reçoit et exécute ses ordres ; il ne prend part au gouvernement, que par les mesures qu'exige, continuellement, la sureté intérieure de la Convention et de la République ; il n'inspire, et ne peut causer de craintes qu'aux complices, ou aux victimes que la France renferme. Il est entièrement étranger aux affaires qui agitent l'Europe. Il fait les fonctions de

police générale dans l'empire, étudie par-tout les mécontents, poursuit les richesses et l'obscurité, reçoit et excite les dénonciations; il fait exécuter, sur-tout, les arrestations ordonnées par le Comité de Salut Public.

Cette surveillance infatigable de la tyrannie la plus atroce, qu'on appelle police générale, pèse indirectement sur toutes les classes et sur tous les individus. Les membres de la Convention y sont eux-mêmes plus exposés que les autres citoyens. Aucune de leurs démarches ne reste ignorée. Leurs actions, ainsi que leurs propos, ont tous un espion invisible qui ne les quitte jamais. Le prétexte d'une conspiration continuelle contre le peuple, est l'excuse de toutes les violences, et de ces visites domiciliaires qui accablent, sans relâche, les villes et les campagnes. Il n'est pas un seul homme, député, administrateur, agent, ou simple citoyen, qui soit assuré de jouir d'une nuit tranquille, et qui n'en voye approcher les ténèbres avec crainte. Il n'est pas une seule chaumière, sur toute la surface de la France, où la pauvreté, même, ne redoute un dénonciateur, ou un réquisitionnaire. L'esprit humain ne fut ja-

mais aussi loin dans cet art, d'effrayer l'imagination et de perpétuer la terreur

Ce n'est qu'avec des difficultés presque insurmontables, qu'on peut voyager, intérieurement, d'un district dans un autre. Tout homme qui s'éloigne, un instant, de son domicile, est sûr de rencontrer, à chaque pas, les suppôts de la tyrannie. Ce n'est qu'à l'aide de formalité aussi difficiles à obtenir, que fréquemment changées et renouvelées, qu'il parvient à se déplacer sans exposer, également, sa propriété et sa liberté. Toutes les affections du cœur sont dissoutes, toutes les relations de la société sont suspendues. L'égoïsme le plus absolu est, par-tout, l'effet d'une tyrannie aussi générale. L'ami le plus intime, le parent le plus cher, le bienfaiteur le plus respectable, sont oubliés, trahis, abandonnés, sur la première suspicion qui menace leur civisme ou qui s'attache à leur personne. Elle laisse l'accusé sans défenseurs en lui donnant des juges; et il devient alors aussi dangereux d'être l'ami, que l'ennemi d'un député, ou d'un administrateur.

Les trente Commissions, ou Comités de la Convention, entre lesquels se trouvent parta-

gés les travaux de cette assemblée, ne prennent aucune part au gouvernement; ils ignorent, toujours, les grandes mesures extérieures ou intérieures qui sont prises, exclusivement, par le Comité de Salut Public : mais l'activité la plus grande concourt de toutes parts, à leur exécution.

Le Comité Militaire, dirigé par Carnot, La Fitte, d'Anissi, et plusieurs autres individus dont les talens sont acquis à l'iniquité, à la scélératesse, trace les plans d'attaque et de défense, combine les opérations, et approprie la tactique militaire, à l'esprit de la Révolution. C'est au milieu des mémoires, et de tous ces monumens précieux où reposaient les exploits, le zèle et les lumières des grands capitaines, des ministres et des hommes d'état qui illustrèrent la monarchie, que le crime puise sans cesse les moyens de l'anéantir.

Le Comité des Finances occupé sans relâche, à tromper la nation sur l'état déplorable où la fortune publique est réduite, creuse chaque jour, avec un art nouveau, le précipice qui l'engloutit. Les calculs les plus faux, les ressources les plus insidieuses, les résultats les plus exagérés sont effrontément présentés par

Camhon, qui en est devenu l'organe, à cette Assemblée qui doit les arrêter sans examen. Son impéritie sur une matière si importante ajoute encore à l'aveuglement du peuple. Il donne à ce papier, qui détruit et envahit également toutes les propriétés, une valeur que la nécessité et la terreur lui conservent.

Tout marche de concert, aux ordres du Comité de Salut Public. Les loix civiles sont enfantées, les chemins se construisent et les canaux se creusent, presque, dans le même instant (2). Les arts et les sciences sont rappelés pour consacrer les crimes, les atteliers et les manufactures militaires sont établis de toutes parts, pour les défendre. Les ressources les plus abondantes sont prodiguées ; les écoles publiques sont instituées, et la langue Française est portée au pied des Pyrénées, et dans les bruyères de la Basse-Bretagne. La même séance voit éclore trente décrets sur les objets, souvent, les plus opposés ; dilapider cinquante millions pour les exécuter, et dresser par tout des échaffauts pour les maintenir. En un mot, les Comités peuvent être considérés comme les bureaux, la Convention Nationale comme la cour d'enregistrement, et

le Comité de Salut Public comme le conseil privé de Roberspierre.

Quel est donc cet homme, qu'un ascendant si prodigieux et des circonstances aussi extraordinaires ont conduit, presque tout-à-coup, à la souveraineté, à travers les écueils d'une révolution qui dévore par-tout ses auteurs et leurs complices?

La nature semblait l'avoir destiné à un emploi obscur dans le barreau; elle lui donna cette astuce et cette perfidie qui devaient assurer ses succès. *Tout ce que je désirerais*, disait-il en 1784, *ce serait d'être procureur-général au parlement de Paris; comme je ferais parler de moi!* Il voyait dans cette place les moyens de satisfaire cette soif dévorante de réputation dont il a plusieurs fois avoué le besoin. Ce fait, laisse connaître les motifs qui le firent entrer aux états-généraux.

Il n'y parut cependant qu'un plat énergumène. Il en sortit, emportant avec lui une sorte de mépris pour ses talens, et d'oubli pour sa personne, pour aller occuper une place dans les tribunaux criminels. Il donna sa démission de cette place sans en avoir exercé

les fonctions , ce qui jeta sur son civisme une défaveur momentanée.

Il se rangea toujours dans le parti des Jacobins et ne cessa d'appeler la République , sans l'avoir jamais portée dans son cœur : mais il n'abandonna réellement la monarchie que lorsque le 10 Août l'eut laissée sans ressources à Paris. Il est positif qu'il eût peu d'influence sur cette journée exécrationnelle, que Péthion , Manuel et Kersaint préparèrent , pour achever de terrasser l'autorité royale en envahissant le ministère. Robespierre disparut pendant cette crise décisive. On lui a reproché souvent *la prudence* avec laquelle il se dérobaux dangers ; il paraît , *aussi* , avoir eu beaucoup de part aux massacres du 2 Septembre. Il imprimait en Juillet 1792 : *Le régime représentatif et les formes monarchiques , sont les seuls qui conviennent à un empire aussi étendu et aussi vieux que la France.* Contradiction absurde qui met à découvert son caractère ; car , au mois de Septembre suivant , il laissait la faction de Brissot , recevoir des mains de l'Abbé Syeyes , le décret qui allait la constituer en république.

C'est après la retraite des armées combinées , que Robespierre laissa entrevoir ses

dessèins , et que peut-être il les conçut ; il ne les a plus perdus de vue depuis. L'assassinat de son ROI lui parut nécessaire à son ambition , et il en fut le principal moteur. Il est positif que , jugeant alors la force de ses adversaires , il poussa les Brissotins à l'appel au peuple , pour avoir contre eux une arme terrible , et acharner les Jacobins à leur poursuite. Profitant , avec habileté , des circonstances et des fautes , et suivant la Révolution dans tous ses écarts , il chercha constamment ses partisans et ses soutiens , dans les tribunes de ses Jacobins.

Roberspierre est d'une complexion faible et chétive , d'une figure sombre et livide ; sa vue est bornée et délicate , et sa voix presque éteinte. Il n'a aucuns de ces avantages physiques qui préviennent ou séduisent la multitude ; il est presque sans passions , ou il cache , avec l'art le plus profond , celles qui exposent la popularité et les succès. Il s'est investi aux yeux du peuple , de ce caractère d'incorruptibilité qui a conservé son influence , au milieu des attaques des Brissotins et de la Commune de Paris. Entièrement renfermé , en apparence , dans ses fonctions de membre du

Comité de Salut Public et de Jacobin, Robespierre offre tous les dehors de l'homme le plus simple. C'est cette modestie dans le triomphe, cette économie de sa personne, et cette obscurité dans sa vie privée, qui ont fixé si long-tems la popularité en sa faveur. Il vit comme en 1790, n'ayant renoncé à aucune de ses manières, à aucun des ses goûts, et n'en ayant jamais changé. Toujours à l'abri derrière cette populace dont il favorise les excès, parlant peu et à propos, étendant les fautes de ses adversaires sur tous les événemens de la guerre civile et étrangère, il s'empara tout-à-coup de la Révolution, lorsque les Brissotins n'osèrent plus l'achever; lorsqu'il les vit élever en tremblant, les échaffauts qui devaient affermir leur puissance. Robespierre opposa, alors, à leurs ruses et à leurs menées, toute l'énergie et tous les crimes des Jacobins: et il décida les journées des 31 Mai, 1 et 2 Juin 1793, qui lui livrèrent l'Assemblée et Paris (3).

Il se lia de bonne heure avec Marat, ce forcené, dont les principes et le caractère exalté avaient tant d'influence sur une populace qu'il invitait, sans cesse, au meurtre et

au pillage. Il se déclara l'ami de cet homme ; aussi dangereux qu'ignorant ; et lorsque les Brissotins réunirent tous leurs efforts, pour le conduire au tribunal révolutionnaire, Roberspierre le détermina à sortir de son souterrain (4) pour s'asseoir sur la sellette. Il prépara le triomphe de son retour à l'assemblée ; mais ce fut ce moment qu'il choisit pour le perdre.

Il passe pour certain, que le poison fut glissé par Roberspierre, dans les veines de Marat (5) ; en le faisant périr au milieu de sa popularité, Roberspierre voulut encore, s'emparer de cette popularité même, et diriger l'opinion publique contre une faction dont il n'osait livrer les chefs aux tribunaux. Il se servit donc de cette même faction qu'il tenait dans les fers, pour trouver le poignard, qui devait laisser son crime enséveli, et la conduire à l'échaffaut (6).

Après avoir écrit avec Hébert sur l'athéisme, détruit avec Gobet jusqu'aux traces du Catholicisme (7), et laissé entrevoir la clémence avec Camille Desmoulins, Roberspierre envoya au supplice Camille, Gobet et Hébert ; il voulut se réserver le droit de donner seul
une

une religion à la France, et ne lui montrer le repos qu'après la soumission.

C'est ainsi qu'il a tout renversé, afin que la nation, à chaque restitution apparente de ses droits, plaçât son obéissance jusques dans la reconnaissance.

Danton lui inspirait depuis longtems, une grande inquiétude. Comme lui, il aspirait au pouvoir souverain; et ses droits à la dictature étaient un grand caractère, et un courage à l'épreuve de tous les dangers. Robespierre lui fit entrevoir la fortune, dans la Belgique (8), espérant que des faveurs aussi séduisantes le rendraient bientôt criminel, et deviendraient un jour son accusation : il n'a pas cessé un seul moment de travailler à sa perte. C'est avec tous les dehors de l'amitié, c'est en l'invitant à prendre place dans le Comité de Salut Public, qu'il a lancé du sein de ce Comité, l'ordre de son arrestation, l'acte de son accusation et l'arrêt de sa mort. Neuf jours lui ont suffi pour terrasser ce puissant ennemi.

Né avec un esprit ordinaire, sans aucun de ces grands talens, qui préparent les Révolutions, les entraînent, ou les décident, Robespierre est bien au-dessous de la place

si dangereuse et si élevée à laquelle il ose prétendre. Mais il est fort aujourd'hui de la terreur qu'il inspire , et de la corruption de tous les ennemis qu'il a eu à combattre. Vindictif à l'excès , l'orgueil et l'amour - propre le gouvernent. Son parti est tout entier dans sa tête , et c'est celle de l'Abbé Syeyes , le plus dangereux des scélérats qui le dirige. Toujours ombrageux et craintif , sans amis comme sans affections , Robespierre sacrifie de toutes parts ceux qui l'ont servi , et ceux qui l'ont dévoilé. L'abbé Syeyes lui - même , à qui il destine le patriarcat de sa nouvelle religion , périra le jour où , en cessant de lui être utile , il doit commencer à lui paraître dangereux. La Clos renfermé , depuis six mois avec tous ses vices , croit acheter sa liberté en rédigeant ses discours : et Grégoire le sert avec son zèle et un travail infatigable.

Les vues de Robespierre sont la souveraineté dont il n'ose encore conquérir les noms. La terreur prend tous les jours , un nouvel aliment à sa voix. Maître absolu de l'empire , il est plus fort qu'Olivier cassant le parlement ; car la Convention sans laisser aucun danger à sa puissance , l'augmente en mettant à ses

pieds la sanction des peuples et sa propre frayeur. Les pouvoirs , bien plus encore que le pouvoir , (et cette distinction est toute en faveur de sa force ,) les pouvoirs sont tellement à lui , que l'opinion ne les lui ravira qu'après de longs efforts. Il est encore sans gardes , comme sans éclat. Les subsistances ne lui causent aucune de ces inquiétudes , dont on se flatte partout. Il a placé l'abondance et l'indiscipline révolutionnaire aux armées dont elles font la force , les crimes et les privations dans l'intérieur dont elles assurent l'esclavage. Les palais et les temples sont ses arsenaux ; tous ses concitoyens sont ses soldats , et il paraît que le moment approche , où ils ne seront plus que ses sujets , ou ses juges.

Parlons de ses complices. Barrère , dont tout le talent consiste dans la bassesse avec laquelle il a toujours ménagé la faction dominante , vrai pédant de collège , mauvais poëte , prosateur ignoré dans le barreau , rapporteur infatigable et mensonger de revers et de victoires , de fêtes et de loix ; Barrère ne mérite pas qu'on arrête l'attention sur ses moyens , sa personne , ou ses crimes. St. Just , qu'on a soupçonné de vouloir se créer un parti , offre

de l'instruction et de l'esprit, mais décèle un cœur atroce. Billaud-Varennes ne respire que le sang ; et Couthon aussi féroce, mais sur le bord de la tombe où la débauche l'a conduit, ne peut que diriger les assassinats (9). Collot-d'Herbois enfin, offre le crime dans toute son horreur, et sans aucuns de ses moyens qui le font craindre.

J'ai la conscience positive, j'ai la preuve acquise par des aveux aussi involontairement faits, qu'adroitement obtenus de leurs bouches, que le Comité de Salut Public a ses plus grands ennemis dans le sein même de la Convention : mais ils voyent de trop près la surveillance de la tyrannie, ils connaissent trop bien les moyens dont elle dispose, pour oser créer une faction, ou un parti. Ils chercheront plutôt leur sûreté en les dénonçant, car leur existence individuelle est devenue le seul objet de leur affection, ou de leur crainte. Ils vivent, parce qu'ils servent la souveraineté sans la partager. Ils commettent des crimes, parce qu'ils iront à l'échaffaut le jour où on les accusera de se repentir, de plaindre le malheur, ou de blâmer les assassinats ; parce qu'ils pen-

sent assurer leurs jours et conjurer l'avenir ; à force de forfaits.

Ils s'éloignent avec joie de ce théâtre sanglant où ils voyent chaque jour, leurs collègues à l'échaffaut, les menacer bientôt de la même justice. Revêtus d'un pouvoir illimité, ils vont inspirer aux provinces la frayeur qui les poursuit. Leur propre sûreté, le besoin où elle est sans cesse, du suffrage des sociétés révolutionnaires, la nécessité d'acquérir ou de conserver une popularité qui puisse garantir encore leur existence, les portent à ces vexations si multipliées, et à ces actes de tyrannie dont les annales du monde n'avaient point offert d'exemple.

A ce prix, le Comité de Salut Public excuse leurs vices, et la prodigalité qui le suit (10). Le luxe le plus insultant marque partout leurs traces, ainsi que le sang qu'ils répandent. La corruption les dévance, et les autorités constituées attendent en silence, leurs arrêts, les proscriptions et la mort. Elles se brisent ou s'élèvent à leurs ordres ; mais ceux du Comité de Salut Public rappellent ces tyrans, ils vont être dénoncés, et même calomniés ; on leur reprochera jusqu'aux ordres qu'ils ont exécutés.

tés, jusqu'au bien qu'ils n'ont pas fait : en un mot , ils auront été pro-consuls dans les départemens , ils sont esclaves tremblans dans les comités , et muets dans la Convention.

Les douze commissions qui ont remplacé les six ministères , ont été établies , et les membres en ont été choisis par ce Comité de Salut Public , entre les mains duquel le tribunal révolutionnaire a prêté , depuis longtems , serment d'obéissance. L'autorité administrative des départemens ressort de la Convention ; mais les départemens , ainsi que les districts et les municipalités , n'ont plus que cette influence bornée et locale que laissent les impôts , la distribution des secours , les ventes nationales , et les entretiens intérieurs.

Les Sociétés populaires jouissent encore du droit général de vigilance et de censure dans la République ; elles sont sous la protection et le ressort du Comité de Sureté générale : mais les Comités Révolutionnaires , à qui l'autorité et la force réelle ont été dévolues , qui l'exercent et qui l'emploient contre les corps administratifs et contre les Sociétés populaires elles-mêmes , correspondent directement et immédiatement , avec le Comité de Salut public , et en

sont par - tout les agens aveugles et soumis. Ils ont fixé la souveraineté dans son sein ; ils abdiqueront bientôt toute leur puissance à ses pieds. L'exécution de ce projet , qui doit laisser la Nation entre les mains de dix tyrans soumis à un seul , est préparée avec toute la sagesse et la force qui en écartent les dangers , et doivent en assurer le succès.

Car le Comité de Salut Public , effrayé lui-même de la quantité d'agens qu'il a été obligé de répandre sur la surface de la République , pour en prendre une possession générale , a senti bientôt la nécessité de réduire , (si sa situation extérieure le laisse sans de grandes inquiétudes ,) ces vingt mille Comités révolutionnaires , instrumens nécessaires à la destruction universelle , et qui ont si puissamment aidé la tyrannie ; il a senti la nécessité de les réduire à sept ou huit cent pouvoirs despotiques , qui lui répondront suffisamment aujourd'hui , de l'obéissance des cités et des districts. Le Comité va retirer à lui , et rappeler dans son sein toutes ces portions de souverainetés et de crimes qu'il avait été forcé de leur abandonner avec tant de profusion. Les Droits de l'Homme à la main , il leur imposera l'ordre et la pro-

priété contre lesquels il les déchaîna avec ces mêmes Droits de l'Homme.

La force publique secondera ces mesures dans les départemens : celle de Paris , composée d'environ cent trente-six mille hommes , dont la moitié est militairement armée , est fatiguée par un service sans cesse renaissant. Toujours distraite de ses occupations journalières , elle obéit faiblement , à un chef généralement méprisé , sans vigueur et sans caractère , et qui payera bientôt , de sa tête , sa lâche condescendance et sa nullité (11). Il transmet des ordres , et n'en donne jamais. La portion la meilleure , quoique la moins nombreuse , de cette force armée , la dirigerait sans hésiter , contre le Comité de Salut Public , à la vue d'un grand événement ; et cette disposition est tellement soupçonnée , que le Comité la ménage avec le plus grand soin , et lui laisse celui de sa propre discipline.

La Municipalité de Paris n'est liée au Comité de Robespierre que par le Maire et l'Agent national (12), deux chefs soumis et dévoués , dont les moyens personnels ne répondent ni à la place , ni aux circonstances qui les environnent de toutes parts , et les menacent

sans cesse. Leurs partisans dans cette commune, sont leurs créatures particulières, toujours choisies par l'intérêt du moment. Deux cent administrateurs de cette commune, encore redoutable, soutiennent, mais ne partagent pas la tyrannie qui les subjugue. Leur obéissance, qui n'est que passive, est précisément celle de la majorité de la Convention. Elle a les mêmes motifs, elle suivra la même conduite. Tous leurs regrets se tournent vers la Constitution, qu'ils ont vu s'écrouler après le 10 Août.

Les sections de Paris, c'est-à-dire, les quarante-huit Comités révolutionnaires, où a été placée, par la force même des circonstances, la puissance du Comité de Salut Public, sacrifieront ce Comité à un mouvement populaire hautement manifesté. Leurs membres, toujours en opposition secrète avec les chefs de la Commune, toujours en intelligence avec ses Administrateurs, n'apportent d'autre intérêt à la chose publique que leur intérêt personnel, attaqué par tous les genres de séduction avec le même succès. Ces Comités cherchent presque toujours, à subordonner le Comité de Salut Public à la Convention, dans les mesures même d'urgence, que celle-ci n'a pas sanctionnées;

ils arrêtent souvent l'action de la force publique, ordonnée par le Maire, lorsqu'elle ne l'a pas été par l'Assemblée. La très-grande majorité des sections tournerait son influence et son autorité contre le Comité du Dictateur, si un changement essentiel dans les choses, invoqué de toutes parts, était annoncé par une protection très-forte dans les moyens.

L'esclavage sous lequel gémit la capitale est donc tellement forcé, et le Comité a si bien senti l'extrême difficulté de cette position violente, qu'il n'a pas cessé un moment de redoubler de précautions et de tyrannies, de multiplier les crimes, et de créer les peines les plus rigoureuses contre les Comités faibles ou prévaricateurs. Il a enfin ordonné que toutes les victimes soupçonnées de conspiration contre la République fussent traînées à Paris, afin que la continuité des supplices, (peut-être dangereuse dans les départemens, où l'esprit public n'a pas encore renoncé à tout principe d'humanité,) lui répondit chaque jour de la terreur de la capitale ; afin que des bourreaux infatigables ne lui laissassent plus un instant de repos jusqu'à son entière soumission.

Au milieu de tous les chagrins domestiques

et de tous les malheurs publics , au milieu de ces scènes de désolation et de carnage qui ensanglantent Paris , chaque individu qui n'est pas criminel , trouve aujourd'hui son existence si pénible et si douloureuse , que la mort perd chaque jour de son horreur à ses yeux. Une étroite captivité l'effraye bien davantage que l'échaffaut qui doit en être le terme. Mais , cette stupeur , cet engourdissement total , produit par une terreur si étrange , ont tellement énervé toutes les ames et glacé tous les cœurs , que l'homme qui ne craint plus la mort et qui même la désire , n'a pas le courage de la provoquer en immolant un de ces monstres , dont tant de vengeances réclament le supplice : chacun ne vit , qu'en consentant à mourir chaque jour.

Et cependant , au premier rayon d'un beau jour , et à chaque pièce nouvelle , la foule et les curieux inondent les théâtres et les promenades (13). On ne renonce à aucun de ses projets , ni de ses vices. La légèreté et les modes reprennent leurs droits. De nouvelles maisons se construisent de toutes parts avec la même célérité que les crimes se commettent : les ameublemens les plus recherchés les décoreront. Un soupçon vient tout arracher au pro-

priétaire imprudent dont la catastrophe n'arrête pas un acquéreur plus imprudent encore. On ne vit jamais plus d'avidité, et jamais elle ne fut plus dangereuse. Une chère délicate, des vins précieux, sont recherchés avec empressement dans tous les lieux publics. On se hâte de jouir encore un moment, et de donner un jour à ses plaisirs : on voit froidement des malheurs auxquels on s'est déjà résigné. A peine le malheureux cesse de contempler la victime qui marche à l'échaffaut, qu'il court à l'une de ces vingt salles de spectacle, que la foule remplit sans cesse, oublier un moment les terreurs et les dangers qui l'environnent de toutes parts; et rentré chez lui, où les scellés et la captivité l'attendent peut-être, il a déjà expié la distraction passagère qui avoit suspendu ses tourmens.

Le Comité de Salut Public a porté l'attention, les craintes et l'agitation de Paris sur l'Europe, sur la guerre et sur les factions. Il a détruit le luxe des équipages, des habits, des domestiques, et il l'a remplacé par un luxe plus convenable à son nouvel empire, celui d'une industrie toute militaire qui occupe des ouvriers, que le défaut de travail eut rendu dangereux.

L'inquiète activité du peuple a tourné au profit de ses agitateurs. Deux cents mille bras sont occupés, nuit et jour, à forger les piques des insurrections et les fusils des armées. Il en sort mille ou onze cent chaque jour des innombrables ateliers de cette ville (14). Cent pièces de canon de quatre, six et de huit livres, y sont fondues tous les mois. Les établissemens de Meulan, de Corbeil, et de Fontainebleau répondent, ainsi que ceux qui ont été répandus dans chaque département, à cette effrayante activité. Toutes les classes de citoyens concourent à la favoriser, parce que tous sentent ce besoin du repos, que les efforts les plus soutenus peuvent seuls leur procurer, parce que tous ont perdu ce sentiment de frayeur qu'ils éprouvaient de la part des puissances étrangères, parce que tous obéissent enfin, à la terreur du moment.

Pour entretenir l'esprit public dans ses écarts, les outrages les plus sanglans sont prodigués chaque jour, dans les tribunes et sur les théâtres, aux Monarques et aux Souverains. Tout ce qui peut enflammer les esprits et corrompre les cœurs, tout ce qui peut encourager les crimes et créer des régicides, est offert avec tout

le luxe de la nouveauté, à la multitude qu'elle séduit, ou qu'elle aveugle. On abuse également des vertus et des crimes de l'histoire ; on exhume les forfaits de tous les lieux et de tous les tems. Des drapeaux tricolores , surmontés d'un bonnet rouge , flottent sur toutes les maisons ; tous les signes de la licence la plus effrénée les remplissent , et les inscriptions les plus révoltantes les surchargent. La mort est présentée par tout aux hommes faibles ou incertains qui ne seront pas fidèles à l'égalité , c'est-à-dire , au despotisme. Les bustes de tous les régicides , depuis Brutus jusqu'à Ankarström , sont placés à la Convention et dans tous les lieux les plus propres à les encourager ; & des fêtes continuelles sont imposées au peuple , pour le porter à tous les attentats par tous les vices (15).

D'après des trames aussi perfidement ourdies ; les évènements qui ont eu lieu jusqu'à ce jour , au dehors et au dedans de la France , paraissent à la classe du peuple la moins grossière , des raisons sans réplique , en faveur de ses législateurs , et des argumens victorieux contre les Souverains. Les anarchistes s'avancent pour les poignarder , les modérés reculent dans la crainte

d'être forcés de les servir , après avoir vu leur propriétés ravagées et incendiées.

La Convention et les Jacobins ont imaginé la guerre , et les factions ont propagé et établi dans la plus grande partie de la France , cette opinion qui discipline la rage de ses armées :

„ que l'Europe faisait la guerre à la monarchie
 „ Française comme aux Jacobins , aux Sans-
 „ Culottes et aux Royalistes , au territoire com-
 „ me aux principes ; que le démembrement
 „ d'un sol , qui est encore leur patrie , en était
 „ et l'objet et le but ; que l'évacuation de l'AL-
 „ sace , l'incendie de Toulon , les vœux inu-
 „ tiles de cette ville , ainsi que ceux de la Ven-
 „ dée , pour leurs princes , et les capitulations
 „ de Mayence et de Valenciennes , en étaient
 „ la preuve et la conséquence ; que le clergé et
 „ la noblesse n'entraient dans aucun des motifs
 „ de cette adhésion successive des cabinets à
 „ la cause générale des gouvernemens ; que l'in-
 „ différence pour les malheurs de la maison de
 „ Bourbon , laisserait dans tous les cas , aux scé-
 „ lérats qui oppriment la France , les moyens de
 „ finir cette guerre à leur avantage , par quelques
 „ sacrifices ; et que la lassitude et l'intérêt des
 „ alliés les conduiraient bientôt à des négocia-

» tions, qui, au défaut de la victoire, de-
 » viendraient les ressources de la partie crimi-
 » nelle, comme de la partie malheureuse de
 » ce pays.

» Que, si ces projets n'étaient pas ceux des
 » puissances belligérantes, elles eussent accor-
 » dé aux Royalistes la proclamation de leur
 » Roi, et la connoissance précise de leurs in-
 » tentions sur un objet si cher; elles eussent
 » garanti à la France, d'une manière positive,
 » ses formes monarchiques, ses propriétés et
 » ses droits; elles eussent expliqué ce silence
 » qui autorise toutes les craintes, justifie tous
 » les soupçons, et provoque toutes les résistan-
 » ces; elles eussent ouvert enfin les pages de
 » ce traité de paix qui devait être présenté,
 » ou imposé à une grande nation ».

C'est ainsi que s'expriment de toutes parts,
 l'imposture et la scélératesse; et ces propres
 paroles ont été recueillies de la bouche même
 des chefs des factieux. J'ai cru devoir les ren-
 dre ici fidèlement, pour faire connaître les
 moyens perfides employés contre la faiblesse
 et l'ignorance de la multitude. Je ne crains pas
 de dire que ces assertions seront confirmées par
 le témoignage des personnes qui ont quitté la
 France

France depuis peu, et qui méritent quelque confiance.

Ces mesures secrètes, imputées aux puissances coalisées, sont tellement favorables à la Convention, que, lorsque fatiguée de supplices, elle laisse reposer un moment ses bourreaux, les Jacobins eux-mêmes ne craignent pas de représenter aux Royalistes l'intérêt commun d'une patrie ou d'un sol que les puissances veulent conquérir et détruire. *Et ne sommes nous pas tous Français ?* s'est écrié un de leurs chefs (16) dans une de ces séances qui servent d'époque à la révolution : *les Royalistes seront, ainsi que nous, continua-t-il avec la même audace, les Royalistes seront attaqués par ces Puissances ; elles protégeront ce qu'elles veulent envahir ; elles oublieront tout ce qui n'aidera pas leurs projets.*

Pour faire connoître complètement tous les degrés par lesquels l'opinion a passé avant d'arriver à la lassitude générale, je dois rappeler que Toulon a été livré au roi constitutionnel, dont les Anglais et les Espagnols s'étaient faits les libérateurs. Les portes de cette ville s'ouvrirent ainsi à la monarchie. Mais Toulon, qui a fait son espoir, a comprimé par sa chû-

te , cet empressement si funeste aux habitans de cette cité. Je suis forcé d'ajouter , que l'absurdité des opinions populaires a été telle dans ce malheureux royaume , que la Convention n'a espéré pouvoir excuser , aux yeux du peuple , l'assassinat de son Roi , qu'en lui persuadant qu'il avoit violé tout ses sermens , et réuni tous ses efforts pour renverser une Constitution dont ce peuple était enthousiaste , et qu'il a vu s'écrouler avec peine.

On est donc convaincu en France , que si les conditions auxquelles Toulon s'était rendu avaient été fidèlement remplies , une grande majorité , de proche en proche , se serait bientôt réunie aux puissances étrangères , et cependant , tout ce qu'il y a de royalistes sensés reconnaît , au dedans comme au dehors du Royaume , que cette Constitution de 1789 , bien plus démocratique que monarchique , est la première cause de tous ses malheurs.

La Vendée vient à l'appui de cette assertion. Cette guerre , dont les revers étonnent encore plus que les victoires , et qu'on voit survivre à ses pertes et à tous ses moyens ; cette guerre jeta la frayeur dans le cœur des tyrans , et la consternation dans le sein de l'Assemblée : la France crut alors un moment , que la Révo-

lution allait être ensevelie avec ses soutiens et ses complices : 550 Pièces de canon, et environ 160,000 fusils furent enlevés en six mois de tems à la République, ou perdu pour ses défenseurs. Il lui en coûta 200 , ou 220,000 hommes, et 900 millions pour arrêter les progrès d'une guerre aussi allarmante. Les garnisons de Mayence et de Valenciennes y périrent en entier. Une partie des subsistances nécessaires à la consommation de Paris en fut détournée et ne lui a pas encore été rendue (17). Les réquisitions, les levées, et les masses éprouvèrent, dans cette partie de la République, un vuide que la dépopulation et les calamités dont ces départemens ont à gémir, rendront longtems sensible.

Lorsque cette armée triomphante eut traversé la Loire, lorsque ses drapeaux flottèrent dans le Maine et dans la Normandie, la France et Paris furent dans l'attente d'un événement décisif. Les destinées en ordonnèrent autrement, mais l'Assemblée Nationale conserva toutes ses craintes.

La Vendée, qui a été le seul épouvantail de la Convention, et qui lui a paru le véritable danger de la République, n'a manifesté une

grande énergie , que parce que les paysans simples et vertueux du Poitou , presque étrangers au langage du reste de la France , ainsi qu'à toutes les nouveautés religieuses et politiques , n'avaient rien de commun avec les diverses classes de patriotes : ainsi , c'était véritablement un parti dont tous les membres , unis dans un même esprit et pour une même cause , attaquaient toutes les classes de Dissidens. Mais c'est aussi une des raisons qui ont circonscrit leurs progrès dans le territoire qu'ils ont conquis , et qui les ont empêchés de s'allier aux autres départemens , presque généralement infectés de la démocratie constitutionnelle , ou tenant par calcul politique à la restauration de cette Constitution. Et pour bien démontrer que cette opinion a été celle de la majorité de la France , on doit remarquer que les gens poursuivis avec le plus d'acharnement par la Convention , ont été les constitutionnels , à raison de la facilité qu'on leur supposait de rallier à eux tous les mécontents , autres que ceux de la Vendée.

La Convention Nationale connaît si bien l'étendue des dangers que sa puissance y court dans l'opinion et dans les volontés , qu'une force de 75,000 hommes répartie à Nantes , à Ren-

nes, à Niort et à la Rochelle n'a pas quitté ces départemens qu'elle garantit à peine, et contre lesquels elle est aussi en garde que contre la Vendée. Ce n'est pas que l'excès du malheur sous lequel gémissent tous les Français, autres que les agens et les satellites de la Convention, ne leur fit mettre beaucoup plus de prix aux moyens quelconques employés à les en délivrer, qu'à leurs préjugés ou à leurs opinions constitutionnelles. Ainsi, il n'est pas douteux que de grands secours accordés immédiatement à la Vendée, auraient rallié et rallieraient encore ces hommes incertains dans leurs principes, mais n'ayant plus enfin, qu'une pensée, un sentiment, celui d'échapper à la tyrannie. L'opinion presque générale où l'on a été, et où l'on est encore en France, que la contre-révolution ne pouvait se faire que par la Vendée, ne laisse aucun doute que ses succès, si elle en avoit bientôt, ne fussent décisifs. Mais elle n'eut jamais un besoin plus pressant de secours que dans ce moment. La séparation de ses bandes, l'affaiblissement de ses corps, et la désertion que les besoins, les craintes et le découragement ont occasionnés de la part des paysans, ont réduit ses forces à 24,000 hom-

mes (18). L'on étoit forcé de craindre , lorsque j'ai quitté la France , que ces braves guerriers ne pussent reparaitre dans cette situation redoutable , qui laissait l'année dernière de si grandes espérances , si des moyens puissans ne leur étoient promptement assurés et envoyés : un Prince Français peut seul leur faire faire UNE GRANDE CONQUÊTE.

La religion implore aussi ces secours. J'ai laissé les peuples entre le respect pour leurs anciens ministres et le mépris pour ces prêtres assermentés , dont la plus grande partie remplit les maisons de force , et dont le reste est précipité chaque jour dans les cachots , par ces hommes vertueux , auxquels ils enlevèrent leur culte et leur Dieu. Cette portion du clergé , que le parjure et l'impiété en ont séparé , a déjà recueilli dans les campagnes , l'abjection que sa conduite méritait , et sa sentence est par-tout également prononcée. Mais de ce mépris pour le ministre a découlé , malheureusement , l'indifférence pour la religion. Secondée de toutes parts par la corruption et les agens du Comité de Salut Public , cette indifférence va livrer les peuples à un culte nouveau , si celui de ses pères ne lui est bientôt rendu ,

avec la force et la protection qui doivent le lui garantir. Cette époque morale de la Révolution Française serait une de ses crises les plus funestes à l'Europe.

L'on ne doit rien attendre de cette famine dont les gazettes ont donné si longtems l'espérance. Elle a été à Paris un des moyens avec lesquels la Commune a attaqué la Convention; mais celle-ci s'est emparée des subsistances; elles ont reparu après avoir été rares et difficiles dans la capitale (19), et assez généralement abondantes dans tous ses environs. Ce n'est pas que quelques parties de la France, et notamment la Guyenne, n'en aient manqué tout-à-fait. Mais outre le motif bien connu que la Convention a eu pour répandre ce fléau sur une province où elle craignait les fédéralistes, les grains en ont été enlevés, ainsi que de toutes les autres, et entassés aux frontières, où l'abondance appelait de nouveaux défenseurs. Une portion de ces grains a été rendue aux habitans de l'intérieur, lorsque les frontières ont été suffisamment pourvues. La répartition exacte qui a eu lieu dans les départemens depuis quatre mois, et l'économie qui en a été la suite, n'ont plus laissé d'inquiétudes fondées.

La France est loin aujourd'hui de manquer de grains ; de belles récoltes vont être paisiblement recueillies sur la partie la plus fertile de son sol. L'agriculture y a reçu les soins qu'elle demande ; elle a joui des encouragemens qui donnent des bras nouveaux ; et dans un gouvernement où le champ du soldat est sûr d'être labouré par son concitoyen , dans un pays où la population encore assez forte , pour le territoire , rend dans un instant aux campagnes , les hommes que les villes en ont reçu ; on doit réléguer une famine générale au nombre de ces fléaux que la colère divine envoie rarement contre les hommes.

Moins les subsistances en grains seraient abondantes d'ailleurs , plus les soldats inonderaient les frontières de l'empire : la famine et le brigandage les désoleraient de concert , et les alliés auraient alors un désespoir nouveau à combattre , un obstacle de plus à vaincre , et un danger plus grand à éviter.

Les animaux que l'homme a rendu nécessaires à son existence , se consomment avec plus de promptitude que la nature n'en met à les reproduire : mais les armées jouissent de cette dissipation , et les provinces ajoutent , chaque jour aux ressources , par les privations qu'elles

s'imposent , les unes volontairement , les autres au nom de la loi , ce qui rend les viandes infiniment rares dans certains cantons , et assez abondantes dans d'autres , en Normandie surtout. L'espèce des chevaux diminue et dépérit d'une manière sensible. Ce que la Convention peut se procurer en Suisse et par le secours des puissances neutres , ne saurait être balancé par la consommation excessive que les travaux forcés , les convois et les armées opèrent chaque jour. La vérité oblige , en même tems , d'avouer que l'agriculture a , à peu près , la quantité de chevaux qui lui est nécessaire. Le luxe , le commerce , et les commodités de la vie , ont fourni presque seuls jusqu'ici , à cette étonnante prodigalité. Les postes elles-mêmes sont aussi abondamment pourvues qu'elles l'ont toujours été , et leur service n'a éprouvé aucune interruption , ni aucune lenteur.

Les draps sont travaillés à Sedan , à Louviers , à Elbœuf , et dans les grandes manufactures , avec moins de soin , mais avec plus d'activité. Leur prix plus considérable , et la facilité d'é luder la loix qui le fixe , donnent à cette branche de l'industrie , des moyens que les laines de France entretiendront encore quelque tems. Elles peuvent vêtir la nation jusqu'à la fin de

l'année 1796. L'animal précieux qui les porte a été mis sous la sauve-garde immédiate de la Convention, et la consommation en est déjà diminuée.

Les fers, les plombs et les cuivres sont encore dans une sorte d'abondance : les maisons des particuliers et les monumens publics ont presque tous les leurs. Cette ressource immense a paru, jusqu'à ce moment, inutile aux besoins de la tyrannie. L'airain et le bronze couvrent les routes et les rivières. Quatre mille cloches, sur les quais de Rouen, sont prêtes à subir une nouvelle forme, et à être fondues en canons. Tous les départemens offrent, dans cette partie, des ressources proportionnelles. La nation Française, *en les usant toutes*, se flatte de fatiguer les puissances alliées, et de les réduire à l'impuissance absolue de la vaincre.

Les cuirs, les savons et les suifs manquent totalement : ce n'est qu'avec des difficultés presque invincibles que chaque individu, dans la classe même du peuple, parvient enfin à se procurer une portion insuffisante de ces objets de première nécessité. Dans plusieurs districts, et même à Paris, le linge se blanchit avec une préparation de craie et de graisse. Les person-

nes les plus aisées se voient forcées de porter des sabots, et d'envoyer leurs souliers aux armées. Dans certaines parties de la République, on a mis en réquisition les laines sur lesquelles l'homme cherche, la nuit, un instant de repos, et le linge qui couvre son corps. On a vu le moment où cette mesure allait être rendue générale dans toute la France.

Le peuple est par-tout plongé dans la misère la plus affreuse (20). Le beurre, les salaisons, les légumes, tout lui est arraché, tout est mis en réquisition au profit de la République, à qui il est forcé de livrer, sur la première demande d'un commissaire ou d'un administrateur, les denrées nécessaires à sa propre subsistance, et jusques à l'animal qu'on a pesé vivant, inscrit sur un registre, et dont on l'a rendu dépositaire. Les huiles, la bierre et les eaux-de-vie deviennent chaque jour plus rares; les fourrages et les avoines sont exigés même avant leur récolte.

Les corvées personnelles sont imposées de toutes parts. Les fermiers et les laboureurs sont employés, chaque jour, aux charrois et aux transports les plus pénibles, et à des distances de cinquante lieues de leur domicile, sans oser

demander leur salaire. Celui qui s'y refuse et celui qui réclame , sont traînés dans les prisons ; le père est obligé de dénoncer son fils et de le poursuivre lui-même , s'il est mis en réquisition ; car celui qui s'y dérobe par la fuite est réputé émigré , et sa famille voit aussi-tôt tout son bien séquestré. Le désespoir est général , *mais la terreur le comprime* : le peuple manque de tous les objets de nécessité , *mais on lui promet bientôt l'abondance et la paix* : il souffre , *mais il espère.*

Le salpêtre est arraché , dans toute l'étendue de la France , à une terre ou fertile , ou dénonciatrice (21) ; il est fabriqué avec plus de succès que les premiers essais n'avaient semblé le promettre. Des artistes , envoyés dans toutes les parties de la République , y ont formé des élèves avec une activité à laquelle il était impossible d'ajouter. Un million d'hommes se sont emparés de ce travail , auquel les récompenses les plus fortes ont été attachées. Cet élément des destructions n'est pas cependant , à beaucoup près , dans la même quantité que les autres moyens de guerre ; il est d'ailleurs d'une qualité bien inférieure à celle que les armées étrangères employent. Les puissances

neutres viennent encore, à cet égard, au secours de la France, et lui laissent de grandes espérances.

Les réquisitions, ce genre nouveau de despotisme, qui applique à un seul usage, celui de sa défense, tous les besoins, tous les hommes et toutes les ressources de la société; les réquisitions, après avoir révolté les campagnes et les villes, et excité par-tout des soulèvemens, ont imprimé ce caractère de terreur auquel rien ne résiste. Elles font aujourd'hui partie de la nécessité où la Nation croit être, de combattre des ennemis dont on la force d'envisager le courage, sous les couleurs de la barbarie. C'est une portion de sa propriété que chaque Français pense employer à la conservation de l'autre. C'est enfin, un article de ce traité de paix auquel chaque département se flatte de concourir, parce qu'il ne cesse de l'espérer. Le Comité de Salut Public a été si loin dès le premier instant, dans cette mesure si atroce, qu'il peut disposer, encore quelque tems, des fortunes et des actions, faire des émissions d'hommes comme des émissions d'assignats, et transporter les villes et les campagnes sur tous les points de son empire.

Huit cent cinquante mille hommes effectifs combattent à ses ordres. Ce nombre peut être augmenté, et il est à craindre qu'il ne le soit lorsque les moissons et les semences, après avoir assuré la subsistance des nouveaux soldats, les rendront inutiles dans leurs foyers. C'est à la fin de la campagne que la France ajouterait, selon toutes les apparences, à ses moyens actuels, ceux d'une guerre généralement offensive, si les succès des alliés n'avaient pas répondu aux espérances de ceux qui réclament leurs secours.

On ne peut parler de ses finances que pour répéter que la Convention s'est rendue momentanément supérieure, à cet égard, à l'Europe réunie. Les sept neuvièmes du sol appartiennent à la République. Ce gage continuuel d'un papier, qui n'en a plus besoin, est devenu inépuisable par la rapidité avec laquelle les propriétés changent chaque jour de maîtres, et toujours à l'avantage de cette Assemblée, qui a conçu le projet de *nationaliser* le sol entier de la France; d'inscrire le territoire, comme la dette publique, sur le *grand livre* (22), et d'envahir, une seconde fois, les propriétés du Clergé et de la Noblesse (23), comme ayant

été adjugées à un prix bien inférieur à celui de leur valeur actuelle.

La valeur réelle des assignats est aujourd'hui déterminée par la loi du *maximum*, qui fixe le prix de tous les objets de nécessité, auxquels elle s'applique. Cette loi est facile à éluder, dans les échanges entre particuliers; et cela même en assure l'exécution en faveur de la République, qui profite, presque seule, de son bénéfice. Huit milliards d'assignats infestent la circulation; le Comité des Finances a consacré lui-même cette épouvantable vérité. Il n'est pas un seul négociant en France qui ne sache que la facilité d'ajouter aux émissions, par la suppression du numérotage des assignats, les porte à une somme encore plus arbitraire; et il n'est pas un seul Français qui ne s'attende, chaque jour, à une catastrophe qui fera périr, dans ses mains, ce faible reste de sa fortune.

L'Assemblée a laissé entrevoir que le numéraire reparaitrait bientôt: et cette espérance est devenue le sujet de toutes les craintes. La guerre cependant, ne lui laisse pas encore le choix des moyens; car la totalité des dépenses de l'Etat se porte journellement, à quinze ou seize millions. Les mois de Mars et

d'Avril, qui ouvrent la campagne ; coûtent ; par les préparatifs qu'ils nécessitent, cinq à six millions de plus par jour (24) : mais l'on craint un nouveau papier qui anéantirait les assignats, comme les assignats ont absorbé le numéraire, et qui bornerait leur emploi à l'acquisition des biens nationaux.

Environ cinq cent millions en espèces d'or ou d'argent, sont dans les coffres de la Convention Nationale. L'hôtel des monnaies de Paris, où ont été portées toutes les matières déposées dans les hôtels des monnaies des Provinces depuis leur suppression, renferme pour environ soixante-dix millions de métaux ; et chaque jour y ajoute par les dépôts, les fouilles et les supplices. Le dépouillement total des églises de France a produit trente-deux millions. Il ne reste plus aujourd'hui un seul vase sacré dans l'étendue de ce royaume ; on a enlevé même ceux des chapelles domestiques. *Depuis huit mois*, toutes les églises de Paris sont entièrement fermées, et celles des Provinces l'ont été presque toutes successivement.

Il ne serait pas aussi impossible, que la raison se refuse à le croire, que la République Française se présentât un jour au combat avec la
monnaie

monnaie de toutes les Nations, dans un moment où toutes les Nations l'auront épuisée chez elles, et avec un affranchissement de tous les impôts, (le domaine public lui en laissant la facilité,) lorsque toutes les puissances auront été forcées de les porter chez elles, au dernier point.

Le Comité de Salut Public a abandonné les Colonies, persuadé que la consommation de la France était trop nécessaire à l'Amérique et à l'Europe pour ne pas être recherchée dans tous les tems. Les moyens, les hommes et l'énergie destinés à la puissance maritime, deviendront une des ressources de la puissance terrestre; et son peuple, déjà fait à des privations de luxe, demandera peu à l'Europe, qui lui demandera toujours beaucoup. La Convention, après avoir raisonné d'après ces principes, les a tellement insinués à la Nation, qu'elle peut détruire ses ports, brûler ses vaisseaux et ses navires; et se faisant ainsi, un rempart de sa barbarie, porter un coup mortel au commerce de toutes les Nations, en anéantissant le sien. Elle paraît résolue à employer cette ressource désespérée, à la dernière extrémité. Mais après la défaite complète

qu'elle vient d'éprouver sur mer, et les combinaisons d'orgueil que je connais aux Membres du Comité de Salut Public, je ne doute pas qu'ils ne mettent beaucoup d'importance à avoir bientôt une nouvelle escadre à la mer, et qu'ils n'y parviennent.

J'ai dit que Paris était cet atelier immense où se fabriquaient l'opinion, les armes et les crimes de la République. L'esprit public ne peut y rencontrer un moment de repos. Des spectacles suivent les exécutions et les exécutions y sont devenues un spectacle nécessaire au peuple, et indispensable à ses tyrans. La curiosité ne veut rien perdre de ses droits; la quantité de victimes semble l'exciter encore, et être devenue elle-même un besoin.

C'est avec un courage héroïque, et qui ne s'est jamais démenti, que les Royalistes y terminent une vie qui honore encore leur mort (25). Cet exemple si magnanime et si douloureux, que le plus vertueux des ROIS et la plus grande des REINES leur ont laissé pour modèle, semble être devenu leur dernière consolation.

Les scélérats, (depuis le Duc d'Orléans et le Père Duchêne, jusqu'à Brissot et Danton,)

les scélérats que leurs propres crimes conduisent enfin à l'échaffaut, y montent avec cette fermeté, vraiment étonnante, qui paraît tenir de la rage de leurs opinions, ou de la certitude, que dans aucun tems, ils n'auraient eu de pardon à espérer (26).

Ce sexe, à qui la nature semblait n'avoir accordé que la sensibilité et les grâces, a surpassé en force et en courage, les hommes mêmes qui en ont le plus montré. Ce généreux dévouement ne peut rien sur une multitude si long tems égarée, et que ses tyrans sont parvenus à dépouiller de tout sentiment d'humanité (27). On a ôté au peuple Français jusqu'au souvenir de ce caractère d'urbanité et de douceur qui le distinguait de tous les autres peuples; et on le précipite chaque jour, dans Rome et dans Athènes, avec ses propres vices, avec toute l'hypocrisie de la liberté, et tous les fantômes de sa souveraineté.

Les journaux les plus incendiaires (28), multipliés à un point effrayant, perpétuent son yvresse. Ils portent la victoire et la haine contre les vaincus, aux extrémités de l'empire, avec une célérité et une profusion qui sont un

triomphe nouveau. Les revers et les défaites y sont préparées avec tant d'art (29), elles sont si habilement présentées aux circonstances et aux peuples, qu'elles sont devenues un moyen puissant d'encouragement, et la source de tous les sacrifices. La France a vu ses ennemis dans son sein, et si près de Paris, qu'ils ne doivent plus se flatter de l'effrayer. La retraite de M. le Duc de Brunswick a reculé les frontières jusque sous les murs de la capitale. Une force qui évacue sans cesse est bien plus faible dans l'esprit du peuple, que celle qui n'avance jamais; et la Révolution Française, ainsi que les armées qui la soutiennent, veulent être attaquées avec cette activité continue qu'elles déploient contre leurs ennemis. Cette lenteur, cette prudence, cette science militaire, qui dirige les attaques et trace les plans de campagne des armées combinées, sur-tout les vues que la calomnie et le crime leur supposent, enlèvent chaque jour à leurs armes, des partisans, des intelligences et des vœux, dans l'intérieur d'un royaume que la terreur gouverne. Lorsque la terreur aura conduit au repos, lorsque l'habitude des sacrifices aura soumis tous les besoins du luxe aux jouissan-

ces plus douces de la sûreté et de la tranquillité personnelle , (ainsi que ses tyrans osent encore le lui promettre ,) il est à craindre que les puissances alliées ne soient seules alors , avec leurs armées , sur cette terre où tant de victimes les appellent aujourd'hui.

Vingt-deux mille personnes remplissent les prisons de la capitale , ou sont gardées chez elles à vue. Six cent cinquante-trois mille étaient détenues dans les départemens à l'époque du 26 Avril (30). Ce nombre a été augmenté par tous les membres de la Noblesse que les décrets forçaient dans le même tems à quitter Paris , les places fortes et les villes maritimes , et à se représenter tous les jours , à la municipalité du lieu où on leur permettait d'aller fixer leur résidence. Trois cent personnes périssent chaque jour par les supplices , dans l'étendue du royaume. La grande difficulté de s'y soustraire provoque les suicides , qui sont devenus si communs , qu'à peine les remarque-t-on. Les spoliations , les chagrins , toutes les maladies qui en sont les suites , ajoutent encore à la dépopulation. Il paraît , à-peu-près certain , que toutes ces causes , jointes à la guerre civile et étran-

gère ; coûtent déjà à la France douze ou treize cent mille hommes.

Les départemens plus loin de l'enthousiasme et de l'esprit public que Paris , plus près de toutes les privations nécessaires à l'abondance de cette Capitale de la Révolution , qui appauvrit aujourd'hui avec ses crimes , les Provinces qu'elle appauvrissait autrefois avec son luxe ; les départemens sentent mieux tout le poids de la Révolution , et ils la détestent davantage. Mais trop d'intérêts particuliers les lient à son sort , et trop de dangers intérieurs les menacent sur-tout , pour oser en secouer eux-mêmes le joug. Ils voyent la protection étrangère trop éloignée et trop incertaine , pour ne pas préférer la honte et la facilité de l'esclavage , aux convulsions et aux suites funestes de la révolte. Les mécontents y sont par-tout , les rebelles ne seront nulle part , où ne flotteront pas sur le même rempart , les drapeaux de la victoire et de la paix.

L'Artois , la Picardie , la Bretagne , la Normandie principalement , invoquent de toutes parts un nouvel ordre de choses. La masse entière du peuple dans ces Provinces , n'attend que des moyens , une occasion sûre , et

des chefs, pour se soulever et se déclarer ouvertement contre la Convention. La Normandie ouvrira ses ports à la première escadre qui s'y présentera; elle se ralliera toute entière aujourd'hui, au premier drapeau blanc qui flottera sur ses côtes, si elle peut espérer une protection véritable, mais elle ne prévient pas d'un instant les secours qu'elle implore.

Ainsi, à moins d'un grand succès de la part des puissances alliées, à moins d'une explosion dans le sein de l'Assemblée ou à Paris, (et aucun député n'annonce assez de caractère et de moyens pour la faire espérer,) on ne doit s'attendre à aucun grand changement intérieur, favorable aux Puissances de l'Europe. Il deviendrait presque possible si le Comité de Salut Public les forçait à faire la paix. Les députés qui ont quelque influence, Robespierre lui-même, iraient peut-être à l'échaffaut, sans produire un changement bien essentiel dans les choses. L'esprit de la Révolution survivrait à ces grands événemens, et une Assemblée nouvelle en conserverait tous les principes: car la force appartient au *Sans-Culottisme*, et l'Europe seule peut la lui arracher.

Quelques députés périront sans doute, vic:

times de leurs basses intrigues et de leur vile corruption ; leurs projets *isolés* n'auront pas arrêté le Comité de Salut Public, et leur supplice ajoutera à sa puissance. A moins d'un revers signalé dans les armées de la République, on ne doit donc s'attendre à aucune grande faction, à aucune grande conjuration avant la fin de la campagne. Mais il est à craindre que le Comité de Salut Public n'ait donné à cette époque, une nouvelle forme de gouvernement à la France, et que Robespierre n'en soit le Chef. Depuis sept mois son projet paraît être d'établir un Sénat peu nombreux, représentatif et électif, assemblé d'abord à une époque fixe, et bientôt ensuite prorogé ou continué à la volonté d'un conseil. Les membres en seraient électifs et à vie, présidés par un chef inamovible, sous un nom dont le sens n'eût pas encore été déterminé ; et qui, Roi sans éclat d'une République dans les fers, serait investi de la force même de l'opinion, en accordant à tous les partis qui la divisent en France, l'image de ce qu'ils désirent, et en les garantissant de ce qu'ils craignent. Car il ne faut plus se le dissimuler, l'homme qui pourra rendre à la Nation Française la sureté et la

propriété individuelle est assuré aujourd'hui, de régner sur elle. La lassitude générale y sanctionne d'avance, tous les gouvernemens.

Ce projet s'exécute insensiblement depuis quatre mois. Le peuple est dépouillé de toute nomination aux emplois civils, aux fonctions municipales, judiciaires et administratives. La convocation des assemblées primaires est interdite. Le régime *révolutionnaire*, c'est-à-dire, le droit de violer toutes les loix, même celles qu'il promulgue, est consacré et établi, *nécessairement*, pendant la durée de la guerre. Le Comité de Salut Public dispose de toutes les places, de toutes les autorités. Son pouvoir ne fut jamais plus immense et mieux reconnu, tandis qu'une grande partie des Comités révolutionnaires sont au moment d'être dépouillés de leur puissance. Le déplacement projeté des propriétés fait que l'on suppose chaque jour, des crimes, et que l'on traîne à l'échaffaut les propriétaires et les privilégiés; la déportation de ceux qui n'y auront pas péri paraît résolue (31): le partage des terres à l'armée et aux soutiens nécessaires à la nouvelle puissance; l'affranchissement projeté des impôts et la paix, consolideraient ce nouveau gouvernement et fe-

raient naître ce peuple nouveau, qui menace d'envahir tous les gouvernemens et de renverser tous les trônes, si l'Europe n'était pas assez forte pour l'arrêter, ou si elle était trop lente à le combattre ; car tous les momens sont désormais comptés. *La République Française périra, ou les Monarchies et les Gouvernemens de l'Europe finiront avec ce siècle* : Tels sont les projets que le Comité de Salut Public ne craint pas de manifester tous les jours ; telles sont les propres paroles que Robespierre et Barrère ne cessent de prononcer.

Chaque jour augmente ces craintes ; les crimes Français sont épuisés, les crimes de Rome et de la Grèce commencent. Un nouveau costume est préparé depuis un an, à cette Nation condamnée à ne rien conserver de ses habitudes et de sa vétusté. L'empire des sens est tellement puissant sur la multitude, que la robe Grecque et Romaine, feraient peut-être oublier aux Français leur ancienne patrie. Des gymnases, des courses et des luttes ; des fêtes triomphales, une branche de chêne et le panthéon ; des théâtres consacrés au peuple et formés sur ces modèles de l'antiquité que les siècles ont respectés, tromperaient long-

tems l'esclavage avec les couleurs de la liberté. Une religion dont les augures feraient descendre le Dieu des Victoires et de la Justice sur une terre nouvelle , achèveraient peut-être , de rendre les anciens regrets impuissans et les nouveaux vœux sincères.

Ces principes qui ont donné naissance aux écoles publiques , font assez connaître ceux qu'elles vont professer. Elles feront de cette génération , dont l'enfance a été allaitée par les crimes , le peuple le plus dangereux pour l'univers , par le besoin d'exercer son courage , par la nécessité où il se trouvera de maintenir la République militaire , et d'étendre les principes les plus faux , mais les plus séduisans , que les hommes aient jamais eu à combattre ; la souveraineté usurpée , l'égalité impunie , et le brigandage légitimé.

Il est donc permis de dire , d'après cette connaissance de l'état de la France et des projets de ses tyrans , que toute paix , tout accommodement , toute négociation *avec leur République* , seraient le plus grand des attentats contre l'ordre social. Elle veut envahir ou détruire la propriété universelle. Aucun traité d'ailleurs , ne serait sacré pour des hommes

qui ont jurés de les violer tous ; et l'Europe n'éviterait en obtenant cette trêve , aucuns des malheurs qu'elle pourrait suspendre. Le germe des Révolutions doit être extirpé en France , ou chaque gouvernement doit s'attendre à éprouver bientôt la sienne.

Voilà le but vers lequel le Comité de Salut Public dirige tous ses efforts ; il est tellement l'objet principal sur lequel il fonde la stabilité de son gouvernement , qu'une partie de ses trésors et un grand nombre d'émissaires sont employés de toutes parts , avec une persévérance et une activité également infatigables , à la propagation de ses principes et de ses crimes. Il cherche à les répandre en Piémont , en Pologne , en Italie , dans le Brabant et jusques en Angleterre. Une somme très-forte a été envoyée à cet effet à Varsovie au commencement de Mars (32) ; et toutes les pierriers de la France ont été envahies pour tenter le Divan , et faire craindre aux deux Cours Impériales une diversion puissante.

L'on vient de voir quelles sont les ressources , et quels sont les projets du Comité de Salut Public. Ses projets ne périront qu'avec lui ; ses ressources quelques considérables

qu'elles soient encore , sont arrachées par des moyens si violens , que leur continuité doit enfin les détruire.

Le Comité de Salut Public ne peut rien ajouter à la terreur qu'il inspire , et les Puissances alliées peuvent l'affaiblir. Elles peuvent la diriger toute entière contre ce Comité lui-même , et trouver les secours les plus grands et les alliés les plus puissans dans la lassitude générale de la France , en faisant connaître à ses malheureux habitans , d'une manière bien positive , la détermination invariable qu'elles ont prises , de ne poser les armes que lorsqu'elles auront rétabli la monarchie , l'ordre et la propriété. Car le Comité de Salut Public est forcé d'excuser jusques à ses victoires , et de parler sans cesse de paix au peuple , pour le déterminer à continuer la guerre. Si à la fin de cette campagne , quels qu'en soient les succès , ce peuple se voit encore , forcé d'épuiser le reste de ses moyens en faveur de ses tyrans , sans pouvoir en obtenir la paix dont ils le flattent sans cesse , je ne crains pas de dire qu'il est impossible que ce désespoir du repos , ne produise une explosion décisive contre ces mêmes tyrans.

J'ose donc l'affirmer, le Comité de Salut Public, ou le gouvernement qui lui succédera, ne peut résister à deux années de guerre; car il n'obtiendra rien que par les supplices: et les moyens révolutionnaires, je le répète, doivent nécessairement le détruire et l'anéantir avant ce tems. Mais il se flatte de forcer cet hyver les Puissances belligérantes à la paix, et de rester alors le maître d'employer tous les moyens de clémence, de proptiété et de repos qui doivent consolider sa puissance, et étendre les principes qui l'ont fondée *jusqu'aux extrémités du globe* (33).

Tel est l'état des choses; tels sont les ennemis que l'on a à combattre; tels sont les malheurs et les crimes inouïs que l'on peut faire cesser. Car, quelques grands que soient les dangers, les ressources pour les éviter, sont bien plus grandes encore; et il est plus aisé sans doute, de vaincre et d'anéantir un pareil gouvernement, que d'avoir à s'en préserver sans cesse (34).

Comment s'y prendre pour réussir? c'est sur quoi je ne puis pas prétendre d'éclairer des Ministres aussi distingués que ceux qui dirigent les principaux cabinets de l'Europe.

Mais ils ne pouvaient voir ce que j'ai vu, j'ai donc jugé important de le dire. Ce précis offrira peut-être, les contradictions les plus fortes; il ne faut pas oublier qu'une Révolution les enfante et les explique toutes.

J'ose dire, qu'en sachant bien exactement ce qui se passe en France, en étant sûr d'y trouver autant d'alliés qu'il y a de mécontents, il ne peut être difficile d'y opérer de grands changemens. Mais il ne faut plus se tromper sur le choix des moyens, et être bien convaincu qu'il n'y a pas un seul instant à perdre pour conserver l'Europe.

N O T E S.

Note première , page 6.

DEux-cents quatre-vingt Membres environ ne quittent pas leurs Comités ; cent ou cent trente sont répandus dans les armées et dans les départemens , en qualité de Représentans du peuple , et le reste n'assiste jamais régulièrement aux séances de la Convention.

Note seconde , page 11.

Neuf millions ont été employés à l'embellissement du palais des Tuilleries , qu'une grille en bronze va séparer de la place du Carrouzel ; quatre-vingt millions ont été destinés à la confection des canaux , et quarante à la réparation des grandes routes : des ouvriers y ont été aussitôt employés. Un grand théâtre et les costumes les plus riches sont destinés aux spectacles des Grecs et des Romains. La collection du *Museum* , la plus riche du globe , reçoit chaque jour de nouveaux soins et de nouveaux trésors ; et les ordres sont donnés pour que le palais du Louvre soit achevé.

Note troisième , page 15.

La Convention Nationale et les Tuilleries furent investies pendant trois jours , par soixante - dix mille hommes de la force armée : ce fut au milieu de ces rangs

rangs que passèrent successivement les Membres de la faction de Brissot et de la Gironde, qu'un décret envoyait dans les prisons.

Note quatrième, page 16.

Marat a habité en trois fois différentes, dans l'espace de quatre mois, un souterrain de l'église des Cordeliers, d'où il lançait chaque matin, sa feuille empoisonnée, intitulée *l'Ami du Peuple*. On ne put le déterminer à se soumettre au décret rendu contre lui par les Brissotins, que quinze jours après, et lorsqu'il fut bien assuré, qu'il n'avait aucun risque à courir.

Note cinquième, même page.

Ce fait avoué par un ami intime de Marat est revêtu de toutes les preuves qui en établissent la certitude. Marat sentait sa fin s'approcher, et il est mort persuadé que le poison qui le consumait, lui avait été donné par Robespierre.

Note sixième, même page.

Il est hors de doute, d'après les témoignages obtenus sur les lieux mêmes, par un Député de la Convention, qui jouit encore d'une grande influence aux Jacobins, que Robespierre s'est servi de Grangeneuve et de Fauchet, pour faire venir Charlotte Corday du département du Calvados à Paris, et pour l'engager à assassiner Marat, en lui persuadant que Marat ne cherchait qu'à renverser la République, en excitant le pillage et la spoliation de toutes les propriétés. C'est à la République que Charlotte Corday a cru sacrifier Marat.

Note septième, même page.

Gobet fut appelé au Comité de Salut Public, où il reçut quatre - vingt cinq mille livres, pour abjurer le lendemain à la Convention son caractère de prêtre. Ce Comité le fit traduire deux mois après, au tribunal révolutionnaire, (il ne sera peut-être pas inutile de faire remarquer, que l'idée et l'établissement de ce tribunal ont été conçus par Danton, ainsi que le projet des masses et des réquisitions,) où un des principaux chefs de l'accusation intentée contre lui, fut d'avoir reçu *des désorganiseurs et des aristocrates*, une somme de quatre - vingt cinq mille livres pour abjurer son culte et prêcher l'athéisme. Hébert allait chaque jour, prendre au Comité de Salut Public le sujet de sa feuille du lendemain, intitulée *le Père Duchêne*; et il est également incontestable, que Camille Desmoulins ne donna les six numéros du *vieux Cordelier*, qu'à la sollicitation, plusieurs fois renouvelée, de Robespierre, qui, persuadé que Camille était véritablement républicain, et redoutant son caractère et ses principes, se hâta de le faire périr sur l'échaffaut, où Camille lui-même avait conduit tant de victimes.

Note huitième, page 17.

La Croix, député, et trois officiers supérieurs de l'armée du Nord, ont attesté plusieurs fois, et à diverses personnes, depuis le mois de Juillet, que Robespierre connaissant la cupidité de Danton, l'avait longtems pressé de se rendre dans la Belgique, l'assurant qu'il y ferait bientôt la fortune la plus considérable, qu'il

y aurait les pleins pouvoirs de la Convention , et qu'il serait le maître de toutes les opérations pécuniaires.

Note neuvième , page 20.

Couhon est porté dans un fauteuil ; alternativement aux Jacobins et à l'Assemblée. Il est depuis huit mois hors d'état de marcher , mais il ne travaille qu'avec plus de suite et d'attention à remplir les vues et les projets de Robespierre. Il est incapable de songer à être quelque chose par lui-même. Sa fortune s'élève à un million et demi. Barrère en a placé trois en Italie et en Dannemarck ; il en est convenu lui-même , il y a environ trois mois. St. Just disait , au mois de Novembre dernier , *le Marquis de Fontvielle , (c'était son nom avant la Révolution ,) est ruiné par les décrets , mais une mission et six mois de Comité me rendront bien plus qu'il n'a perdu.*

Note dixième , page 21.

Il est ordinaire , qu'un député allant en mission dépense quinze ou vingt mille livres par mois pour sa personne. Les représentans du peuple voyagent dans les voitures de la cour et des émigrés , elles sont attelées de six ou huit chevaux ; ils tiennent , presque tous , table ouverte ; vident par-tout les caves séquestrées au profit de la nation , et se livrent sans pudeur aux penchans les plus déréglés. Ils ont droit de vie et de mort , et il n'est point de jour où ils n'envoient des victimes au supplice , en recevant de toutes parts , l'argent qu'ils ont exigé pour leur rendre la liberté. Un

de ces scélérats, qu'on appelle André Dumont, a reçu des sommes immenses à Abbeville, à Amiens et dans toute la Picardie. Il n'a même pas craint de faire acheter, par le nommé Picot, l'hôtel du Plouys, un des plus beaux d'Abbeville, et il a chargé de faire l'acquisition de la terre qui porte le même nom. Le Vasseur a extorqué, aux aristocrates de Lille et de la Flandre, environ six cent milles livres qu'il a fait passer à B.... Siblot et le Gendre ont reçu des sommes considérables dans les départemens de l'Eure et de la Seine inférieure. Le Bon a dérobé à Arras plus de cinq cent mille livres, dans les scellés dont il ordonnait l'apposition, et aux parens des personnes qu'il livrait au tribunal révolutionnaire de cette ville. Des preuves, même légales, établissent ces faits d'une manière incontestable.

Note onzième, page. 24.

Henriot est un ancien commis aux entrées de Paris, absolument sans moyens, et qui se plonge tous les jours dans la débauche et dans l'ivresse. Il fut au moment d'être envoyé au tribunal révolutionnaire après le supplice de Vincent et de Rensin; mais il promit une obéissance si aveugle à Roberspierre qu'il conserva sa place, quoique les ordres pour le juger eussent été déjà signés.

Note douzième, même page.

Payan, chef de la commune de Paris, sous le titre d'agent national, est venu de Provence à Paris par les ordres de Roberspierre dont il est la créature. Il est sans moyens personnels, mais profond scélérat. Son

physique ressemble en tout à celui de son protecteur, même dans la faiblesse de la vue et l'extinction de la voix. Roberspierre lui donna au mois de Février, dix sept mille cinq cent livres.

Note treizième, page 27.

Deux cent pièces nouvelles au moins, ont été jouées depuis le 10 d'Août 1792. Il est presque impossible, si l'on n'en a pas été témoin, de se faire une idée de l'immoralité et de la barbarie qu'elles respirent. Barbère, en parlant des spectacles à la tribune de la Convention, dit: *le fade et doucereux Racine amolit les hommes : Crébillon Sans Culotte, voilà l'écrivain qui conviendrait à des Républicains.*

Note quatorzième, page 29.

Tous les grands hôtels de Paris, les églises et les places publiques, sont remplis de forges et d'ateliers militaires. Les travaux sont faits avec tant de précipitation et si peu de connaissances exactes, que la plus grande partie des fusils qui sortent de ces ateliers, sont entièrement défectueux.

Note quinzième, page 30.

On a célébré quarante-huit fêtes à Paris en l'honneur de Marat et de le Pelletier, toutes plus dégoûtantes les unes que les autres. Leurs mausolées sont dans toutes les communes, et leurs bustes ou leurs images dans presque toutes les maisons de la France. Les orgies qui ont eu lieu lors de l'abolition du culte Catholique,

ont été au-delà de ce que l'esprit humain avait jusqu'alors imaginé de perversités, de corruptions et d'atrocités.

Note seizième, page 33.

Couthon et Collot-d'Herbois, (il est prouvé que ce dernier a volé sous les cadavres et dans les ruines qu'il a entassées à Lyon, deux millions trois cent mille livres en or, dont il n'a pas encore parlé à la Convention,) ont plusieurs fois proferé ces propres paroles à la tribune des Jacobins, notamment après la reddition de Valenciennes et l'évacuation de Toulon.

Note dix-septième, page 35.

Les bœufs ont absolument manqué aux marchés de Sceaux et de Poissy, en Juillet et Août derniers ; la Normandie et le Poitou qui les fournissent, étaient alors en partie au pouvoir des Royalistes et des Fédéralistes. L'armée de ces derniers s'avança jusqu'à Pacy, au-delà de Vernon ; à-peu-près dans le même tems Valenciennes était pris, Toulon ouvrait ses portes, les villes de Tours et d'Orléans attendaient les Royalistes, et trente-trois rassemblemens contre-révolutionnaires éclataient dans les différentes parties de la France. L'Assemblée Nationale était dans la plus profonde consternation, et il fut question au Comité de Salut Public, de préparer le départ de la Convention et sa translation dans le Comtat Venaissin. La disposition générale des esprits était telle, qu'un louis se vendait, à cette époque, cent soixante-deux livres en assignats ; et le premier de Mai dernier, on ne l'achetait, malgré la peine de mort, que cinquante et cinquante-cinq livres.

Note dix-huitième , page 38.

On doit se rappeler que je parle de l'état où la Vendée se trouvait vers le 20 Avril. La disette de vivres , la difficulté des opérations militaires dans un pays impraticable pendant six mois de l'année , et les déserts dont la barbarie a environné les héros qui le défendent, les avaient forcés à l'inaction , et avaient occasionné la dispersion des rassemblemens et la désertion d'une grande quantité de paysans.

Note dix-neuvième , page 39.

Le petit peuple a été à Paris, au moment de manquer entièrement de pain et de viande; mais les restaurateurs et les gens riches en ont toujours été pourvus. Les grains arrêtés sur toutes les routes par l'armée révolutionnaire, c'est-à-dire , par la Commune de Paris, arrivaient toutes les nuits pour la consommation du lendemain. Paris à qui il fallait au mois d'Octobre dernier, mille six cent quarante septiers de farine par jour, n'en a renfermé que quatre ou cinq cent pendant plus de six semaines. Mais cette disette a toujours été factice, car les environs de la capitale étaient en général abondamment pourvus.

Note vingtième , page 43.

On ferait un raisonnement faux si l'on concluait, de la misère affreuse dans laquelle le peuple est plongé, que la famine ravage la France, car elle est assurée de ne pas manquer de grains cette année. Mais on les arrache au peuple , à mesure qu'il les recueille; on

les entasse dans les *greniers d'abondance* pour l'approvisionnement des armées, et on ne laisse, ou on ne distribue dans chaque district, que la quantité indispensablement nécessaire à la subsistance de ses habitans : cette mesure atroce répond de leur obéissance à leurs administrateurs. Le dénuement absolu de tous les autres objets de nécessité, laisse le peuple dans une misère si profonde, qu'elle lui ôte les moyens de se soulever. Les espérances de bonheur et de propriété dont on le berce sans cesse, prolongent sa patience, et l'engagent à supporter encore l'excès de tant de maux.

Note vingt-unième, page 44.

Sous le prétexte de découvrir le salpêtre dans tous les lieux où il se produit, on fouille les maisons, les bâtimens et les jardins, avec tant de persévérance, qu'on trouve fréquemment les matières d'or et d'argent que la terreur y enfouit, et dont la loi accorde une portion au dénonciateur.

Note vingt-deuxième, page 46.

La Convention a inscrit *tous les créanciers de la République* sur un livre, qui est aujourd'hui leur seul titre, car ils ont été forcés de déposer à la trésorerie nationale, les contrats originaux de leurs créances, sous peine d'en être dépouillés et traités, ainsi que leurs notaires, comme suspects. Sous le nom de créanciers de la République, sont compris tous les créanciers des biens envahis par la Revolution. Ils sont confondus dans ce grand livre, sans distinction ni dénomination de leur ap-

cienne hypothèque; ils n'ont d'autre contrat qu'un numéro , portant une *somme due par la République* , d'autre sûreté *que la conservation de ce grand livre* , et d'autre gage *que la loyauté de la République Française*.

La Convention a le projet de faire la même opération sur les propriétaires de terres , et de *nationaliser* le territoire Français. Après avoir jugé de la *validité de la possession* , elle inscrira sur le grand livre , pour seul et unique titre , ceux à qui elle aura été reconnue et conservée. Par ce moyen , la totalité de la fortune publique et particulière en France , sera à la disposition de la Convention Nationale. *Ces inscriptions* peuvent être considérées comme une nouvelle espèce d'assignats , car elles sont le signe avec lequel la Convention paye tous les créanciers de l'Etat , et elles sont reçues pendant un certain tems , pour comptant , dans le paiement des biens nationaux : elles perdaient trente-huit pour cent sur les assignats le premier Mai. Ce bénéfice nouveau , en favorisant les ventes nationales , fait rentrer chaque jour , ces mêmes inscriptions à la trésorerie où elles sont annulées. Le peu de confiance qu'inspirent et ces inscriptions et les assignats , laisse tous les créanciers de l'Etat , dans la nécessité d'échanger leurs créances contre des biens nationaux : de sorte qu'en dernière analyse , la République ne devra rien et elle n'aura rien payé ; car les supplices et les décrets font rentrer chaque jour dans son domaine , une partie des propriétés qu'elle a vendu. En poursuivant cette série de brigandages et d'assassinats , le Comité de Salut Public se flatte de pouvoir disposer d'une partie du territoire en faveur de l'armée et des

Sans-Culottes , et de consacrer l'autre, à affranchir l'Etat de tous impôts, en laissant bientôt la Nation sans dettes et sans assignats.

Les impositions avec les sols additionnels s'élevaient l'année dernière, aux deux cinquièmes du revenu net ; et les dispositions du décret, qui ordonnait la levée d'un emprunt forcé d'un milliard étaient telles, que la personne la plus riche ne pouvait conserver, cette année, que quatre mille cinq cent livres pour son entretien, et était forcée de donner le reste à la Nation. Cet emprunt n'a cependant produit que quarante-trois millions à Paris, où il devait en produire quatre-vingt-sept, et trois cent quatre-vingt-onze millions dans toute l'étendue de la France.

Le projet des inscriptions appartient à l'Abbé Syeyes, et Cambon, (le plus inepte de tous les Administrateurs en finances,) en poursuit le travail depuis neuf mois.

Note vingt-troisième, même page.

Les propriétés de la Noblesse qu'on avait d'abord tremblé d'acheter, se vendent aujourd'hui de toutes parts. Il n'est presque pas d'acquéreurs qui ne croient leur sûreté intéressée à cette dilapidation ; et l'homme le plus honnête se voit forcé chaque jour d'y prendre part, espérant y trouver des moyens de tranquillité. Mais la Convention, qui a mis à contribution toutes les craintes, comme toutes les passions, envoie souvent dans la même prison, et le propriétaire d'un bien et son acquéreur ; car celui-ci devient aussi coupable que le premier, s'il annonce la même fortune.

Note vingt-quatrième , page 48.

Ce résultat est d'une exactitude mathématique. Le mois de Mars dernier a coûté huit cent trente millions , et celui d'Avril était porté , par aperçu , dans le Comité des finances et à la Trésorerie , à six cent quarante millions.

Note vingt-cinquième , page 50.

Tels on vit M. le Comte de l'Aigle dire au peuple : *ce n'est pas ma tête , main du pain et votre Roi , qu'il vous faut demander* ; M. de Laguimerais ne cesser de crier *vive le Roi* , que lorsqu'il cessa de vivre ; M. de Tundutti dire au peuple , *je meurs pour mon Roi , et vous vivez pour servir des assassins ; je vous plains , car on vous paye pour applaudir à mon supplice , tandis que vous êtes forcés de m'admirer*. On vit M. de Malesherbes opposer le courage tranquille d'une vie irréprochable aux cris de la férocité. M. de Montjournain avouer avec fierté , devant ses bourreaux , son courage et ses malheurs dans la journée du 10 Août ; et aller de sa prison à l'échafaut , après avoir consolé les infortunés qui allaient le suivre , et étonné Robespierre et le Comité de Salut Public , par une résignation si magnanime , que Robespierre lui-même avoua , qu'un Royaliste seul pouvait écrire les dernières lignes qu'il traçait à sa femme et à son père , sous les yeux de ses assassins , etc.

Note vingt-sixième , page 51.

On vit Charlotte Corday , mourir pour la République avec ce courage dont les femmes Romaines avaient étonné leur siècle ; et M. le Duc de Biron dire à ses juges , *oui , je mérite la mort , je ne crains pas de l'avouer , mais*

c'est pour avoir trahi mon Roi et servi ses ennemis. M. le Duc d'Orléans pressait l'exécution de son arrêt de mort, après avoir osé dire au tribunal qui venait de le prononcer : JE SUIS INNOCENT, mais je sens que ma mort est nécessaire dans votre République : je saurai la subir. Danton criait au peuple, avant six mois tu déchireras en lambeaux et ceux qui me jugent ici, et les scélérats qui me font juger. Ils t'assassinent tous les jours, après t'avoir enchainé. Barnave ne cessait de répéter à ce peuple : tu ne mérites pas d'être libre, et je te méprise trop pour ne pas désirer la mort. Hérault de Séchelles, que ses juges honoraient de l'accusation d'avoir cherché à rétablir la royauté, leur répondait avec arrogance : j'en atteste ces murs, ils sont témoins que je n'ai jamais cessé de combattre ici le despotisme et la monarchie. On se rappellera que le tribunal révolutionnaire tient ses séances dans le palais de justice, et que Hérault de Séchelles était avocat général au Parlement de Paris. Camille Desmoulins expirait avec tout l'héroïsme de la scélératesse, bien sûr que sa femme allait suivre ses traces; et Gorsas opposait encore le courage aux refrains de sa chanson. Enfin, Gramont même, ce mauvais histrion qui s'est baigné six jours entiers dans le sang, à l'époque du 2 Septembre, Gramont donnait à son fils l'exemple de la fermeté, après lui avoir donné celui de tous les crimes, etc.

Note vingt-septième, même page.

Les ironies les plus atroces accompagnent, presque toujours les condamnés à l'échaffaut. Il n'est pas rare de voir des enfans de dix à douze ans sucer le sang qui en découle.

Note vingt-huitième, même page.

On compte huitante sept journaux à Paris, et il n'est pas de municipalité en France, qui n'en reçoive au moins deux ou trois, ainsi qu'une foule d'adresses et de proclamations.

Note vingt-neuvième, page 52.

La prise de Landrecies, évènement presque décisif à l'ouverture de la campagne, n'a produit aucune sensation à Paris, c'est-à-dire, parmi le peuple; car elle en produisit une très-forte au Comité de Salut Public, et dans la Convention.

Note trentième, page 53.

Les deux tiers des détenus à Paris et dans les Départemens, ont un, ou deux Sans-Culottes à leur suite, à qui ils sont obligés de donner six livres par jour, et qui répondent de leur personne au Comité de Sureté Générale.

Note trente-unième, page 57.

Il faut entendre par la *déportation*, le massacre de tous les individus qu'on condamne à cette peine. On ne se donne pas l'embarras de les transporter à Cayenne, ou au *Port-Marat*, (port Dauphin dans l'île de Madagascar). On les entasse dans des barques, au fond desquelles on a pratiqué des coulisses, par où on introduit les eaux, et le bâtiment est aussi-tôt coulé à fond. Cette mesure a été exécutée trois fois sur la Loire, et six cent quarante personnes y ont péri dans la dernière *déportation*.

Note trente-deuxième, page 60.

Onze millions cinq cent mille livres, en espèces d'or

et d'argent , ont été envoyés dans les derniers jours de Février et les premiers de Mars en Pologne. Ce fait est avoué par plusieurs députés à la Convention et par une des personnes chargée de faire les remises de cette somme en Suisse.

Note trente-troisième , page 62.

Le Comité de Salut Public compte si fort , sur la désunion des puissances belligérantes et sur la mésintelligence des Cabinets , qu'il n'est pas de jour où ces espérances , si mal fondées , ne soient présentées au peuple dans tous les journaux , même dans ceux de la Convention. Robespierre se flatte que la lassitude et l'épuisement détacheront successivement , de la coalition générale , les souverains que la situation de leurs états semble garantir davantage , des principes et des armes de la France. Il se persuadait , à l'ouverture de cette campagne , que les alliés seraient hors d'état d'en soutenir une quatrième : il osait penser , et dire à un Député de la Convention , Membre du Comité de Sureté Générale ; *la crainte , l'or et l'intrigue détacheront bientôt , quelque allié de cette ligue formidable.*

Ce ne sont pas les revers que les alliés éprouveront , mais les fautes qu'ils commettront , qui feront nos véritables succès , disait impudemment Barrère le 22 Avril , et nos plus grandes victoires , seront celles dont nous ne parlerons point. Il avoua le lendemain , à trois personnes de sa société intime ; *qu'il fallait que la guerre fût terminée cette année , car la guillotine et la Convention ne pouvaient aller plus loin.* Robespierre dit , *je bat monnoie , lorsqu'on lui parle au Comité , des victimes qu'il envoie au*

tribunal révolutionnaire. On n'a vu dans aucun siècle, une proscription aussi longue que celle dont le tribunal révolutionnaire est depuis quinze mois le ministre. La révolution marche à pas de géant sur l'Europe, et la propriété universelle a été promise aux Sans-Culottes de la France ; mais je le répète , la Convention ne peut résister à une quatrième campagne , ni la révolution à deux années de guerre.

Note trente-quatrième et dernière, même page.

Les Jacobins et la Convention sont forts principalement de la terreur qu'ils se flattent d'inspirer aux puissances de l'Europe. Ils cherchent tous les jours à persuader au peuple que les Souverains reconnaissent et respectent les députés de la Convention et les autorités constituées. Il n'est pas de représentant du peuple aux armées et dans les départemens , qui ne reçoive du Comité de Salut Public l'ordre d'entretenir cette opinion, dans le cours de sa mission. Un scélérat, qu'on appelle Dufourny, disait à la tribune des Jacobins de Paris, au mois de Janvier, lors du scrutin épuratoire des membres de cette société : *il n'est aucun de nous , frères et citoyens, qui ne reçoive par acclamation, cet immortel Drouët, et ces vertueux représentans que la trahison a plongés dans les cachots. Soyons tranquilles sur leur sort : nos ennemis n'oseraient attenter à leurs jours, car ils savent que tous les Rois de l'Europe en deviendraient responsables. Nous reverrons bientôt au milieu de nous ces martyrs de la liberté.* Amar et Guffroy, ont tenus ce même langage au Comité de Sûreté Générale. Les Jacobins se flattent en effet d'être bien plus redoutés, qu'ils ne sont redoutables ; et

j'ose affirmer, que le jour où le peuple Français cessera d'en être persuadé, sera celui où ils auront véritablement à le craindre.

Ce n'est qu'en promettant chaque jour au peuple une paix prochaine, et en cherchant à lui persuader que les victimes dont les échaffauts regorgent sont ses ennemis et la combattent, que le Comité de Salut Public continue de disposer de tous les moyens de la France; mais la lassitude et le désespoir sont partout. Dès le mois de Février, Robespierre en fut tellement effrayé, qu'il résolut de tenter une attaque générale sur tous les points de la frontière, et de faire les efforts les plus violents contre les puissances alliées. La Convention est hors d'état de les soutenir long-tems, et de les renouveler, si elle est forcée de continuer la guerre. Aussi il n'est rien que Robespierre ne sacrifie pour la terminer cette année: car il est placé dans la nécessité de donner cet hyver un gouvernement et le repos à la France, (alors tous ses grands moyens de guerre s'affaiblissent,) ou, d'avoir à redouter une explosion aussi décisive qu'inévitable.

NB. La répugnance que j'ai eu et la violence que j'ai été obligé de me faire dans le cours de cet ouvrage, pour rapporter scrupuleusement et littéralement les paroles que le crime ne cesse de proférer en France, seraient un témoignage que j'invoquerais en faveur de la vérité, si les preuves de tout ce que j'avance, n'étaient acquises d'une manière incontestable.

Fin des Notes.



